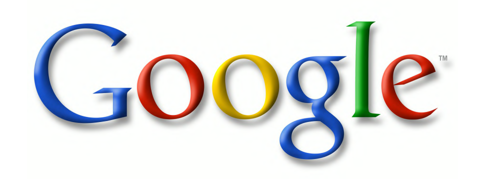




CONFESSION

DE LA

DAME MASQUÉE

CONFESSION

DE LA

DAME MASQUÉE

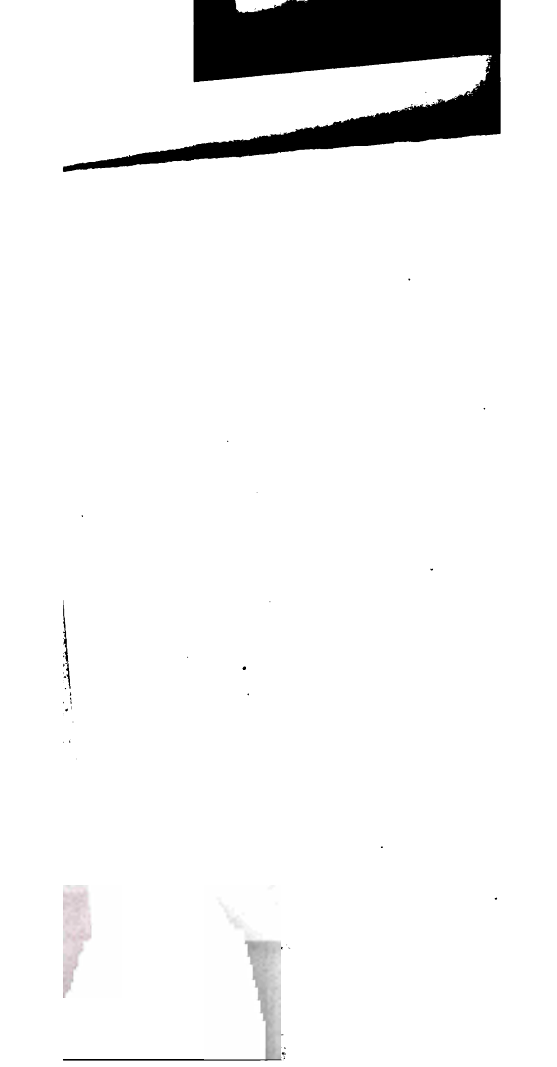
PAR ELLE-MÊME

J'aurais pu me dispenser de publier cette «Confession», mais alors nul doute que le premier venu, profitant de mon silence, eût fait paraître sur mon compte n'importe quelle histoire aussi scandaleuse qu'apocryphe. Aussi, afin de mettre le public en garde contre pareille spéculation, n'ai-je pas hésité un instant à rendre public ce qui devait rester toujours ignoré.

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
—
1868


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

Dernier ouvrage d. A. Delvau
(mort en 1867.) commandé par



CONFESSION

DE LA

DAME MASQUÉE



I

MON ENFANCE

Je suis née le 21 juin 1846, à Paris, si n crois la vénérable portière de la mai-n qu'habitait alors ma mère, laquelle rtière me recueillit et m'adopta, car ma ère était morte en me donnant le jour et ns le plus extrême dénuement.

Et puis, je suis le fruit d'une faute; pas première, à ce que j'ai su plus tard.

On a deviné, conséquemment, que le sentiment le plus inné en moi était un assez profond mépris de mes semblables.

Ainsi, dès que j'eus l'âge d'apprendre à lire et à écrire, je le fis avec une ardeur et un courage vraiment rares à cet âge; non parce que j'aimais le travail, mais parce que j'étais heureuse de sentir toutes mes compagnes au-dessous de moi.

La brave femme qui s'était chargée de mon enfance possédait un petit garçon un peu plus âgé que moi, qui, aidé de ses père et mère, devançait tous mes désirs, autant qu'il était en son pouvoir.

Eh bien! je maltraitais, j'allais même jusqu'à battre le pauvre enfant, et cela quelquefois en présence de ses parents, qui ne manquaient pas de l'accuser de m'avoir

irritée le premier, ou qui, s'il se voyaient forcés de me gronder, le faisaient avec tant de douceur que toute autre à ma place se fût prosternée devant eux, implorant leur pardon. Moi, au contraire, je leur riais au nez, et peu s'en fallait que je ne les maltraitasse et les... battisse aussi. Ils me cédaient pourtant.

Je vécus ainsi jusqu'à douze ans, avec les mêmes défauts, mais compensés par des qualités égales, si je compte mes progrès sensibles et tels que, à onze ans et demi, on m'assura * que j'étais plus instruite qu'une foule de personnes au-dessus

* Vous en rappelez-vous, monsieur de L..., de ce jour où, satisfait de mes réponses aux questions les plus ardues de grammaire et de géographie, vous me fîtes cadeau d'un énorme sac de bonbons en me mettant un gros baiser sur le front?



de moi par l'âge autant que par la condition; et si à cela j'ajoute une obéissance exemplaire et qui contrastait bien un peu avec le reste de mon caractère un peu fier, vous verrez qu'en somme j'en valais bien une autre.

A treize ans, j'avais déjà de l'esprit et une certaine perception des choses qu'on n'acquiert généralement que beaucoup plus tard.

Je crois aussi que j'étais déjà jolie! Je ne riais guère que quand j'avais envie de pleurer, — je pensais beaucoup, — je lisais souvent, — je ne dormais presque pas.

Je mangeais peu, quoique pour me plaire on allât souvent jusqu'à préparer, exprès pour moi, les mets les plus recherchés. En revanche j'aimais à boire, et quoiqu'il me

it impossible et que d'ailleurs je n'eusse mais eu la témérité de m'enivrer, il me emblait que cela devait être bon : l'ivresse !

II

DEUX PAGES DE ROMAN

J'avais atteint ma seizième année. Il y en avait déjà deux d'écoulées depuis ma sortie de l'école, et l'on ne songeait pas encore à mon établissement. Il faut dire aussi que j'étais d'une grande utilité à ma seconde mère, et que sans moi elle n'aurait pu y suffire, attendu que son mari était du matin au soir occupé par diverses petites industries sans lesquelles nous n'eussions pu subsister tous les quatre, et que, d'autre

part, leur fils n'avait quitté l'école que pour entrer chez un avoué.

Quand après une journée de travail plus remplie que de coutume, mes parents adoptifs se couchaient une heure plus tôt, on me laissait seule gardienne de la loge et alors je me plaisais à lire quelque pages de romans déposés là par hasard, car on n'avait guère le temps de lire, dans notre pauvre loge, que quelques faits divers, dans les journaux des locataires encore!

Bref, un soir que tout reposait dans la maison — il était plus de minuit et je ne m'en apercevais pas, en proie que j'étais à une méditation assez grave sur certains passages * de la Lélia, de George Sand, entre autres celui-ci :

* Édition Lévy, t. I., page 170.

« ...... moi, braver la honte, c'est ma vertu, c'est ma force, comme la vôtre est de l'éviter; c'est ma sagesse, vous dis-je, et elle me mène à mon but, elle surmonte des obstacles, elle survit à des angoisses toujours renaissantes, et, pour prix du combat : j'ai le plaisir. C'est mon rayon de soleil après l'orage, c'est l'île enchantée où la tempête me jette, et, si je suis avilie, du moins je ne suis pas ridicule. Être inutile, Lélia, c'est être ridicule; être ridicule, c'est pis que d'être infâme; ne servir à rien dans l'univers, c'est plus méprisable que de servir aux derniers usages. »

Je pouvais être une Lélia en herbe, mais je me sentais des aspirations à devenir une Pulchérie, quand plus loin elle s'écrie* :

* Page 191.

« Voilà pourquoi leurs chaînes m'ont fait horreur ; voilà pourquoi je n'ai pas voulu prendre une place dans leur société.

. . . .

. . . .

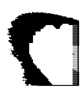
N'aurais-je pas pu satisfaire tous mes caprices, assouvir toutes mes passions, en consentant à porter un masque et à me placer sous la protection d'une dupe ? »

Et quand enfin elle dit à Lélia :

« Puisque vous ne pouvez pas vous faire religieuse, faites-vous courtisane. »

A moi aussi, il me semblait que c'était la chose la plus lâche et la plus infâme que d'escompter ainsi l'avenir dans un serment fait à l'autel.

J'eusse préféré être une courtisane qu'une parjure.



Oh ! soyez-en persuadé, je n'avais pas leur âge, mais je comprenais parfaitement ce que disaient ces deux grandes raisonneuses.

C'est égal, cette lecture m'avait fait mal.

Pourquoi? je ne sais. Toujours est-il que je fermai subitement le livre, et montai machinalement la petite échelle qui conduisait à la soupente où l'on avait établi mon lit; je me déshabillai et me couchai sans trop savoir ce que je faisais.

J'avais l'esprit entièrement détaché de ce qui m'entourait, sans être pourtant occupé par un idéal quelconque. J'étais entraînée dans une sorte de tourbillon mixte d'idées, parmi lesquelles les passages du roman précités se montraient à moi dans les aspects les plus variés, mais les plus confus,

et comme par l'effet d'un kaléidoscope imparfait.

Cela dura-t-il longtemps? Je ne saurais le dire; seulement, le lendemain, je me réveillai assez tard, la tête lourde et de fort mauvaise humeur.

Le livre de la veille étant venu à tomber sous mes yeux, je le pris sans rien dire et le jetai au feu.

Mes parents, témoins du fait, m'en demandèrent simplement la raison.

Je ne leur répondis rien.

A vrai dire, je n'aurais rien pu leur répondre.

En le brûlant, je n'avais obéi qu'à l'instigation d'une volonté tacite, que ne pouvant m'expliquer à moi-même, il m'eût été logiquement impossible de leur expliquer.



Ils ne me grondèrent pas, néanmoins ; seulement ils m'apprirent que ce livre ne leur appartenant pas, ils allaient être forcés d'en restituer le coût.

Et les braves gens ne m'en parlèrent plus.

Mais le soir, lorsque je fus dans mon lit, et pendant qu'ils me croyaient bien endormie, je les entendis causer à voix basse, et je n'eus pas de peine à reconnaître que leur entretien roulait sur l'incident du livre. Il me sembla aussi les entendre convenir qu'il était prudent que je changeasse de genre d'existence. . . . .

Le lendemain matin, ils me demandèrent, avec leur bonté habituelle, si... je n'aimais pas quelqu'un, par hasard... si enfin je ne désirais pas me marier...

Sur ma réponse négative, ma seconde mère écarta son mari et, me prenant à part, me répéta la même question et avec plus de bonté encore que la première fois, en me suppliant d'être sincère.

— Que voulez-vous que je vous dise, répliquai-je simplement, puisque cela n'est pas; quel intérêt aurais-je à vous le cacher?

— Si ce n'est pas ça, reprit-elle, c'est autre chose alors; or, comme pour te rendre heureuse, je te mettrais dans du coton si je le pouvais, j'exige que tu m'avoues tout.

— Mais je n'ai rien à avouer, fis-je très émue.

— Voyons, fifille, en cherchant bien, nous trouverons p't-être. D'abord, pour qui qu'a reçu de l'instruction comme toi, dame! une mauvaise loge de Pipelet, c'est

pas le paradis, ben sûr. C'est-y donc que tu voudrais tâter de quéqu'chose de plus distingué : la lingerie, par exemple, ou ben la couture, à moins que ce ne soit les modes ?

— Les modes, c'est ça ! oui, les modes, répétai-je en frappant des mains comme un enfant.

— Eh ben, tu vois que c'est pas plus difficile que ça, fit la bonne femme en partageant ma joie. Et quand je pense que je t'ai gardée là à te faner inutilement pour les beaux yeux de tous les vieux décatis de la maison, de qui qu't'étais comme qui dirait la servante, toi si belle, — car t'es rudement belle ; et c'est pas pour dire, mais faut que Gustave tienne ben peu de sa maman pour s'être pas plus tôt aperçu

du trésor que..... Ah ça! vlà qu'je dis des bêtises, dut marmoter à part elle la brave femme, qui tout à coup resta la bouche béante.

— Enfin, si n'faut que ça pour faire ton bonheur, reprit-elle, dors tranquille, ma petite Mathilde, et compte sur maman Taupichard.

J'embrassai la digne femme avec effusion, et.....

Quinze jours après, j'étais installée, en qualité d'apprentie, chez une petite modiste de la rue St-Honoré.

III

UN PIED DANS LE CRIME

Dire que ma nouvelle condition me rendait complètement heureuse : non. Mais je ne nierai pas que ce premier changement dans une existence jusque-là si monotone me procura un redoublement de vigueur, qui me fut doublement salutaire en ce qu'il me fit passer sans ennui et sans le moindre murmure quelque trois mois, durant lesquels des courses multipliées, et certains mauvais traitements, inhérents à la condi-

tion d'apprentie, me furent prodigués, de façon à lasser toute autre que moi.

En revanche, à l'expiration de ces trois mois, en présence du zèle et de l'obéissance dont j'avais fait preuve, on décida qu'il y aurait injustice à continuer de me confier cette besogne de porte faix.

A cet effet, on prit une seconde apprentie, et l'on ne m'envoya plus en course que rarement.

J'allais donc être quelque chose !

Dès lors, mes compagnes cherchèrent à se concilier mes bonnes grâces.

Je répondis à leurs avances avec aménité, plutôt pour ne pas les froisser, car je ne fus jamais d'un caractère bien communicatif.

Je n'avais donc pas d'attachement véri-

table pour aucune d'elles. Bien m'en prit, car je ne tardai pas à apprendre, de la bouche de l'apprentie qui me remplaçait, que ces demoiselles, sitôt que je mettais le pied dehors, s'exerçaient à qui mieux mieux sur mon compte en propos calomnieux de toute nature.

Comme sous aucun rapport je ne leur avais jamais donné lieu de se plaindre de moi, je répondis à la pauvre enfant qu'elle mentait.

— Croyez-en ce que vous voudrez, me répondit-elle ; mais, en tous cas, ne parlez pas de cela à ces demoiselles. Dans leur fureur, elles seraient bien capables de me faire chasser, et alors mes parents me roueraient de coups, pour sûr.

— Soit, répliquai-je ; je ne suis pas mé-

chante, moi; mais, je vous le répète, vous en avez menti.

L'enfant poussa un gros soupir et se retira.

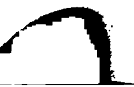
J'étais persuadée qu'elle ne m'avait parlé de la sorte que pour se venger des mauvais traitements dont, pour elle, on doublait la dose, à cause d'une certaine négligence qu'elle mettait dans les commissions dont ces demoiselles la chargeaient pour leur propre compte.

Cependant, en y réfléchissant, je me dis que cela pouvait bien être, après tout.

Avec un caractère légèrement méfiant, comme l'était le mien, il fallait que j'en eusse le cœur net avant peu.

Un matin donc que la patronne n'était

pas là, je feignis une absence indispensable et d'une certaine durée, et, rentrant immédiatement par la porte de la cour, aidée de cette même apprentie, je pénétrai sans bruit dans l'arrière-boutique, et me plaçai de façon à ne pas perdre une syllabe de ce qui allait se dire, ou plutôt de ce qui se disait, mieux encore de ce qui se discutait; car dans l'intervalle de ce que je pourrais appeler ma *fausse sortie*, ces demoiselles avaient eu le temps de faire faire à leur conversation un bout de chemin suffisant pour dégénérer en discussion; discussion animée, comme on va voir. Pour que j'entendisse mieux, la jeune apprentie avait ouvert la porte de communication avec le magasin, d'où, tout en faisant semblant de ranger, elle devait m'avertir en toussant



légèrement lorsque je courrais le danger d'être découverte.

. . . .

— Mais, braille Amanda, surnommée la Tapageuse, puisque je vous dis qu'il est blond et coiffeur ! Même qu'il m'a fait la cour dans le temps, et même que je lui ai résisté, à preuve...

— Ça, c'est pas possible ! hasarde mademoiselle Eudoxie, niaise exemplaire ; c'est pas possible, puisqu'il ne t'a pas assassinée.

Sans faire attention à cette parenthèse, Mlle Rosa, antagoniste acharnée d'Amanda, réplique, avec un organe à la Thérésa :

— Et moi je t'affirme que c'est un brun, et qu'il est Brésilien, et qu'il est *bardé*

d'or en barres, et qu'il est venu exprès à Paris pour y épouser une naturelle de la contrée, et qu'avant l'arrivée de cette pimbèche de Mathilde, c'était moi qui étais sa fiancée.

— Et moi, je te répéterai à mort que c'est un blond et un coiffeur.

— Comme si qu'un Brésilien pouvait être blond et coiffeur ! Veux-tu t' taire !

— C'est un coiffeur, un coiffeur, un coiffeur...

— C'est un Brésilien, un Brésilien, tout ce qu'il y a de plus Brésilien.

— Non !

— Si !

— Non !

— Si !

— Xixi, xixi, crient en chœur celles qui



ne prennent part à la querelle qu'à titre de spectatrices.

— Arrêtez! beugle tout à coup d'une voix caverneuse une grande fille rousse, maigre et plate comme une punaise, ainsi surnommée d'ailleurs autant pour ces raisons qu'à cause d'une méchanceté qui prend sa source en ce qu'elle possède peu de puissance attractive auprès du sexe auquel nous devons nos oncles. Arrêtez! répète-t-elle après une pause, Amanda, vous avez raison, et vous, Rosa, vous n'avez pas tort.

Un triple cri de désappointement parti du groupe des spectatrices accueillit cette apostrophe, qui menaçait de clore le débat.

— Oui, reprit avec plus de calme la Pu-

naise, et c'est tout simple, mes biches ; il y avait deux *mossieus :* Amanda ne connaît que le blond et Rosa que le brun, moi seule je les connais tous deux, voilà.

Elle n'avait pas plutôt achevé, en esquissant un sourire de triomphe, que, sortant de ma cachette, je bondis sur elle et saisissant une paire de ciseaux :

— Méchante Punaise, m'écriai-je, tu ne l'auras pas volé !

Et ma main s'abaissa.

Mais, en sentant la branche aiguë pénétrer dans les chairs, je faillis m'évanouir ; mais, rappelant toute mon énergie, je me précipitai hors du magasin sans que personne eût eu le temps de m'arrêter.

. . . .

De même, pas une n'avait bougé durant

ce qui précède, si étonnées qu'elles avaient été de ma brusque rentrée, si attérées par mon attitude menaçante, si glacées d'effroi, enfin, qu'elles demeurèrent comme clouées à leur place sans pousser un cri, pas même la Punaise.

. . . .

Tout cela s'était accompli dans l'espace de quatre secondes, y compris la préméditation !

IV

LA JUSTICE ET LA VENGEANCE CÉLESTE

J'allais au hasard par les rues les plus étroites; je marchais comme une hallucinée, croyant sans cesse être poursuivie et me sentant près de défaillir, presque à chaque pas.

En sortant du magasin, je courais avec une telle vitesse que cela seul eût pu me compromettre, malgré mon air presque ingénu, où plutôt grâce à cela, ainsi qu'à ma toilette proprette et presque riche, qui, avec ma distinction naturelle — soit dit

sans vanité — avait dû me faire prendre pour une folle.

Heureusement qu'une fois que j'eus traversé le passage Delorme et la rue de Rivoli, je me contentai de marcher au pas.

Je pénétrai dans la cour du Louvre, et crus prudent d'entrer dans le musée, où, dans la première salle de peinture dans laquelle je pénétrai, s'offrit à ma vue le tableau si connu de Prudhon, représentant la *Justice et la Vengeance Céleste poursuivant le Crime.*

Cette allégorie produisit sur moi une impression facile à comprendre.

Il me sembla même qu'une des deux figures allégoriques, devant lesquelles le Crime fuit épouvanté, se détachait du cadre pour me poursuivre à mon tour...

Cette figure, ce n'était pas celle de la Justice, mais je n'en tremblai pas moins de tout mon être.

Je traversai rapidement une longue file de salles à peu près désertes, ce qui me remit un peu de mon émotion, descendis les larges degrés de pierre et tombai devânt l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Un moment j'eus la pensée d'entrer dans l'église adresser à Dieu une fervente prière, et me disculper ainsi, au moins à ses yeux ; mais la crainte qu'un châtiment céleste ne me punît de ma témérité, m'arrêta au moment où j'allais franchir le seuil du lieu saint.

En passant sur le pont des Saints-Pères, je me demandai s'il ne valait pas mieux en finir tout de suite avec la vie...



— Ah pouah ! fis-je avec dégoût, après avoir jeté un coup d'œil sur le fleuve, l'eau est trop sale aujourd'hui...

Cela vous semblera peut-être une puérilité ? Eh bien ! pourtant, je vous déclare que j'eusse eu à ce moment les idées de suicide les plus irrévocablement arrêtées, la seule vue de cette eau jaune et boueuse m'eût empêchée de franchir le parapet.

. . . .

J'étais en plein quartier latin.

Après avoir longé une infinité de rues et ruelles dont j'ignore les noms, je me trouvai dans le jardin du Luxembourg.

La quiétude renaquit un peu en mon âme à la vue de cette multitude de bambins et de bambines folâtrant avec une naïveté et une insouciance qui font plaisir à

voir, à défaut de ne plus pouvoir les partager...

. . . .

Je marchais toujours...

Enfin, de tours en détours, j'arrivai au boulevard Montmartre...

Tout à coup je sentis mes jambes fléchir... je m'assis sur un banc.

Il y avait près de sept heures que je n'avais rien pris !

Je m'étais assise en face du théâtre des Variétés. En ce moment je jouissais d'une parfaite quiétude que je ne puis expliquer que par ma folle passion pour ce quartier.

Le parfum d'opulence qu'il exhale me grisait ! Aussi jusque-là n'avais-je jamais eu un loisir d'un quart d'heure seulement, qui ne fût consacré à une promenade sen-



timentale dans les passages Jouffroy et des Panoramas et aux environs.

Après m'être reposée un instant, je me préparais à accomplir ma flânerie favorite, quand, à l'entrée du passage Jouffroy, j'allai donner en plein de la tête dans l'estomac d'un gros monsieur si chargé de fourrures, que, le prenant pour une bête féroce, je fus sur le point de crier au secours.

A ma louange, je dois ajouter que je me ravisai aussitôt en pensant qu'une bête féroce ne se promène pas la canne à la main au milieu d'une foule aussi compacte... et levant la tête, je vis celle du monsieur qui me regardait en souriant.

Comme pour lui demander pardon de ma maladresse, je lui souriai le plus gra-

cieusement qu'il me fut possible, et me disposai à continuer ma promenade.

Alors, je le vis s'appliquer à me barrer le chemin avec une ténacité qui paraissait l'amuser, mais qui finit par me donner sur les nerfs, tout en gênant considérablement les nombreux promeneurs.

Enfin je parviens à m'échapper par la branche qui relie ce passage avec celui de Séraphin, mais il me rattrape, m'enlace et me fait monter moitié de gré, moitié de force l'escalier qui conduit au *Dîner de Paris.*

Il m'entraîne dans un cabinet particulier et une fois là, sans perdre une minute, il commande toutes sortes de plats dont les noms sont pour moi lettre close, d'autant plus qu'il le fait dans un patois moitié français, moitié russe.

V

LE SALUT, C'EST LA PERTE

Pendant que mon Russe — car c'en est décidément un — après avoir donné le menu du repas, cherche, en attendant son apparition, à me faire patienter à l'aide de boissons qui me sont totalement inconnues, et de galanteries que j'accepte sans trop de résistance, je me permettrai, cher lecteur, de te donner quelques explications que tu dois convoiter ardemment.

Comment, tantôt j'ai frappé une de mes

compagnes pour avoir prétendu seulement que j'étais courtisée par un blond et un brun : accusation qui, à tout prendre, ne pouvait que me flatter... et quelques heures après, je tombe entre les bras du premier venu comme la plus vile des courtisanes !

Pourquoi ce brusque changement ?

Voici :

D'abord la Punaise en avait menti.

Il n'y avait jamais eu à mes trousses, ni blond coiffeur, ni brun brésilien, je m'en serais bien aperçue la première, j'espère, si cela eût été.

Or, j'ai toujours haï le mensonge.

Ensuite, j'étais froissée de ce qu'on osât m'accuser de relations avec un *coiffeur*.

Un prolétaire en vaut un autre, je le veux bien, mais j'avais de trop grandes aspirations au luxe et à l'opulence, pour me jeter dans les bras d'un débris plébéien sans le sou, eût-ce été un Adonis.

Il est vrai qu'en revanche, on m'accordaït un brésilien millionnaire ou à peu près. A la rigueur donc, je n'eusse pas eu lieu de me plaindre, la balance étant égale.

Mais j'étais de ces êtres chez lesquels un coup d'épingle fait oublier vingt louanges.

Cela donc et mon dégoût pour le mensonge sont les seules explications que je puisse donner pour ma défense. Explications insuffisantes pour toute autre que moi, il est vrai; mais que le lecteur se donne la peine, s'il ne lui répugne pas trop, de descendre dans mon caractère bizarre,



plus avant que je ne l'ai fait et ne saurais le faire, et qu'il juge...

Maintenant, pourquoi tombais-je dans les bras du premier venu ?

Tout bêtement, parce que je soupçonnais ce *premier venu* capable de me donner l'avenir libre et riche que je souhaitais.

D'autant plus que, depuis ma sortie du magasin, parmi les mille idées qui s'entrechoquaient dans mon faible cerveau, une seule demeurait fixe ; c'était celle-ci :

Qu'après un tel acte, je ne pouvais retourner dans aucun magasin de Paris, pas plus que chez mes parents adoptifs, dans la crainte que la police ne vînt m'y rechercher, et où d'ailleurs je ne me sentais pas la force d'affronter leur seul juste courroux.

Il fallait donc que je quittasse Paris, la France même..... Mais où aller, seule et sans argent?.....

On avait servi le dîner.

A chaque instant, le vieux russe, la bouche pleine, me demandait d'un ton lamentable, si je voulais bien lui appartenir.

— Oui, répondis-je tout à coup, fiévreusement excitée que j'étais et par la crainte de la justice et par les nombreux verres de vin que, tout entière à mes réflexions, j'avais ingurgités machinalement.... Oui, mais à la condition que vous m'emmènerez hors de cet affreux Paris.

Quoique son visage me démontrât qu'il trouvait cette condition assez onéreuse, il me prit une main et gravement me dit :

— Maîtresse à moi, volonté sacrée.

[redacted]

Et il me couvrit la main de baisers.

J'osai alors le regarder en face... Quelle figure!!!

Ses longs favoris grisonnants répétaient le tremblement que leur communiquait sa mâchoire émue, pendant que ses pommettes s'empourpraient et que ses gros yeux bleus menaçaient de sortir de leurs orbites... Bref, malgré le trouble intérieur qui m'agitait encore, je me sentis sur le point de lui rire au nez... Heureusement que, suivant ma triste coutume, mon éclat de rire se métamorphosa en un torrent de larmes. Oh! alors, il fit tous les efforts inimaginables pour me consoler.

. . . .

VI

LE PRIX D'UN BAISER

On a deviné quel fut le résultat de ce souper.

Ici, je pourrais me permettre bien des jolies phrases de ce genre :

— Quelle cruelle nécessité nous fait tomber dans le gouffre, nous autres femmes : La faim.

De fait, si je n'avais été si pressée par la faim, je n'aurais pas cédé aussi vite ; mais j'en aurais été quitte pour céder plus tard.

Maintenant je sais bien qu'il est dur de donner sa première nuit d'amour à un homme qui vous inspire presque de la répulsion. Mais la soif des richesses étant plus ardente parfois que celle de l'amour, on nous donnerait à choisir entre un jeune premier du théâtre de Cluny et un tiers d'agent de change, que, au risque de voir le jeune premier se consoler avec la duègne, nous accepterions sans hésitation le dernier.

J'ai entendu dire qu'il est des femmes qui savent utiliser les deux, *quand ils sont d'une bonne pâte*. Mais il faut être diablement rouée pour cela, et il est rare qu'on le soit à ce point quand on hasarde son premier pas.

Quant à moi, j'avouerai que je cé-



dai sans trop de regrets. Il est vrai que je n'avais aucune inclination sérieuse... Je ne fis donc que ce que, par traité en règle, on fait faire assez souvent à de pauvres jeunes filles du meilleur monde, en les poussant dans les bras de n'importe quel *petit* plus ou moins *crevé*.....

Et puis, l'on connaît mes idées à ce sujet..... Je n'éprouvai donc d'autre remords que celui inhérent à la nature, de partager des plaisirs sans saveur, sans parfum... Mais, mes parents adoptifs, que diraient-ils quand ils sauraient... Mais mieux vaut chasser ces noires pensées... De ce pas, je n'en finirais jamais.

. . . .

C'est dans un hôtel somptueux du quartier des Champs-Élysées que je me retrou-

vai le lendemain matin. Je réitérai au prince ma demande de fuir de Paris.

A n'en pas douter, cela lui était pénible, car il m'en demanda le motif.

— Et le courroux de ma famille, pour quoi le comptez-vous, m'écriai-je en fondant en larmes (à demi-sincères).

— Pardon, pardon, fit-il...

Et il m'assura que, sans plus tarder, il allait se mettre à la recherche de la plus délicieuse villa qui soit aux environs de Paris.

Sur cette promesse consolatrice, il partit. En attendant son retour, j'entrepris de visiter l'hôtel, dont de prime-abord on n'eût jamais soupçonné l'étendue, pas plus que les splendeurs de tous genres.

Il me semblait impossible que dans une

telle demeure n'habitât qu'un homme seul. Pourtant ce ne pouvait être avec une famille qu'il le partageait...

Je me fis ouvrir les portes de toutes les salles, et je pus me convaincre qu'il ne recélait pas le moindre harem...

En même temps que mon étonnement, ma joie s'accrut doublement :

1° D'être seule appelée à partager ce délicieux séjour.....

2° Que son étendue et le nombre de ses divisions joints à la disposition ambiguë des pièces et des dégagements, en faisaient incontestablement une retraite plus sûre qu'aucune de celles que je souhaitais hors de la capitale.

Au bout d'une demi-heure, un laquais

vint m'annoncer que le coiffeur du prince était là et qu'il venait d'être chargé, par lui, de se mettre au plus tôt à ma disposition. Je passai au salon et me trouvai devant quelque chose qui me rappela les gamins que l'on voit sur les places publiques jouer à saute-mouton.

En entendant ouvrir la porte par le laquais qui me précédait, il s'était abîmé dans une courbette si profonde, qu'on eût dit qu'il attendait que son camarade.....

Ah ça! voyons, de la dignité.

J'allai au devant de lui...

Il se releva.

Alors, avec une volubilité et une fatuité sans pareilles, il me fit comprendre plus en détail ce qui l'amenait.

J'étais décidée à me laisser faire.

Il s'agissait d'une chose qui fait toujours tant de plaisir : la parure.

Et quelle femme n'est pas coquette ! Et puis, la parure des cheveux n'est pas une excentricité.

Je lui appris néanmoins que ce n'était pas cela qui m'effrayait, et qu'en présence de toutes les confiances dont il jouissait — il m'avait dit être le coiffeur de Mme Y... et de Mlle de P...., etc..., tout ce que Paris possédait de plus à la mode enfin — j'étais décidée à me laisser faire.

Alors, il se mit à regarder mon visage attentivement, et, après un court examen, me déclara que le rouge carotte ferait avant huit jours de moi, si j'y consentais, la reine de la fashion parisienne....

— C'est tout bonnement une innovation

à tenter, continua-t-il; depuis quelques années les chevelures rouges menacent de se mettre à la mode. A cela il n'y a que deux inconvénients : Pas de jolis visages parmi les rousses, et le second, pas d'assez bonne teinture pour rendre rousses les chevelures qui ne le sont pas. Eh bien, au lieu de me morfondre, comme maint confrère en déplorant ce triste état de choses qui fait rétrograder, ou tout au moins rend la mode stationnaire, chose à l'idée de laquelle l'esprit parisien ne saurait se soumettre plus longtemps, j'ai cherché et j'ai trouvé.

— Et sans plus tarder, madame, ajouta-t-il en tirant un flacon lilliputien de son gousset, je vais, puisque vous m'avez dit consentir à me livrer votre jolie tête,

en faire l'expérience sur l'insignifiante moisson d'épis qui dépare votre visage adorable.

Et, après avoir pirouetté sur ses talons avec l'habileté d'une danseuse florentine, ainsi qu'un homme content de lui, il déboucha gracieusement son petit flacon et m'invita à le suivre dans la chambre où j'avais passé la nuit, en me disant :

— Je viens chaque jour arroser et bêcher de mon mieux la pelouse de monsieur le prince, — et il inclina la tête respectueusement en prononçant ce nom, — mais hélas ! le jardinier est insuffisant quand la terre est de mauvaise qualité...

...... Et comme j'ouvrais de grands yeux :

— Oh ! vous pouvez parler avec moi la langue du pays, il n'y a pas de danger...



Et comme de plus en plus étonnée, je me préparai à sonner un laquais pour qu'il mît à la porte cet insolent... Mais, ne pas abuser de mon pouvoir...

C'est lui qui me le rappelle en m'arrêtant la main d'un air digne :

— C'est bien... excusez-moi... je me tais.

Je fis une petite moue qui signifiait : à la bonne heure... et je le laissai faire... Après tout, c'était un moyen comme un autre de dépister les recherches que tout ce qui tendait à changer ma physionomie.

VII

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE PRINCE GORDENKO

Lorsque le soir je vins me mettre à table à côté du prince :

— Savez-vous, me dit-il, que ça ne vous va pas trop mal ces cheveux rouges. Mais, continua-t-il, dans son même baragouin, qu'on me saura gré de traduire en français possible, pour que cette chevelure produise tout son effet, il faut que vous ôtiez cette méchante robe de six sous.

Je rougis profondément, non de mon ex-condition, mais en songeant que, sans y faire attention, j'avais toute la journée fait parade de ma modeste robe d'alpaga aux yeux d'une valetaille plus richement mise que moi, qui, partant, n'avait pas peu dû faire de potins sur mon compte.

— Pourquoi ne pas me l'avoir fait remarquer plus tôt, répliquai-je en boudant un peu, je serais restée cachée à tous les yeux.

Alors, sans rien me dire, il se leva, passa dans une pièce voisine et me rapporta, au bout d'une seconde, tout ce qu'il faut pour écrire.

Et, m'ôtant mon assiette de devant moi, il me glissa à la place de la fourchette un riche porte-plume entre les doigts, en me disant :

— Savez-vous?

— Certainement, répondis-je assez étonnée de cette manœuvre.

— Eh bien! commandez, reprit-il, en m'avançant plusieurs feuilles de papier à lettres.

Et, pour ne troubler en rien le choix mental que j'allais faire, il continua de manger comme si de rien n'était.

Cinq minutes après, je lui tendis la feuille sur laquelle je n'avais marqué que ce dont j'avais le plus envie et qui m'était indispensable pour figurer dignement dans ce séjour princier.

— Pas assez! pas assez! s'écria-t-il.

Et il me remit la plume dans la main et continua de manger.

J'ajoutai le superflu dont je connaissais

l'existence... et je retendis la feuille au prince.

— Encore, encore, me cria-t-il...

Il avait fini de manger, je remarquai qu'il buvait beaucoup.

Agissant selon son désir, j'écrivis au bas de la feuille : « Apportez un échantillon de tout ce qui est à la mode. »

Je ne pouvais pas mettre davantage, et pourtant le prince me criait :

— Encore, encore ; toujours.

Je pris une autre feuille de papier et fis ma commande à la lingère.

Enfin, enhardie par ses cris de : Toujours, toujours, qu'il ne cessait de répéter, et le démon de la coquetterie s'étant rendu maître de toute ma personne, je fis une



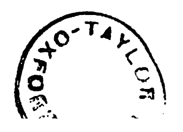
commande en ganterie, en chaussures, etc..... et même en bijouterie.....

On devine à quel chiffre tout cela pouvait s'élever.

Pour la troisième fois, j'allais tendre les feuilles de commandes au prince, quand il se mit à entonner un refrain de son pays avec un organe à faire tomber, sinon les murailles de Jéricho, du moins celles de son hôtel.

En même temps, je m'aperçus que dans les cinq à huit minutes que j'avais mises à faire mon choix, il avait eu le temps de vider trois bouteilles de vins fins !

Toujours beuglant son refrain, il se leva et étirant ses bras comme une personne lasse d'avoir ou trop sommeillé ou trop travaillé, il se laissa tomber de tout son



poids sur son sofa, en frappant à coups redoublés, et des pieds et des mains, sur tous les meubles à sa portée. Et avec cela, il hurlait :

— Kouskoff, Germain, Kouso, à boire, Il était épuisé, il se tut.

Un domestique parut.

Il bégaya quelques syllabes incohérentes, mais par une pantomime expressive, il indiqua au domestique qu'il avait soif, et après avoir laissé échapper comme un râle d'agonisant, il s'étendit sur son sofa, allongea ses pieds jusque sur la table et, laissant pendre ses bras inertes jusqu'à terre, il s'endormit.

. . . .

Quelques secondes après, il ronflait à réveiller une capitale.

Et moi je regardais, épouvantée, attérée le spectacle que j'avais devant les yeux.

J'étais comme hébêtée ; j'allais fondre en larmes, quand j'entendis des pas qui se rapprochaient. Je levai la tête et affectant une contenance digne :

— Que veut-on ? criai-je assez impertinemment au nouveau venu. C'était le domestique, mandé par le prince, qui revenait porteur d'un plateau chargé de liqueurs, qu'il déposa sur la table.

— Votre maître dort, fis-je en le lui montrant. Il n'a donc que faire de vous. Sortez et ne revenez que quand je vous sonnerai.

Il allait m'obéir, quand je le rappelai :



— Emportez vos liqueurs, ajoutai-je, le prince n'a besoin de rien quand il dort.

— Le plus souvent que je les remporterai, hasarda le domestique avec un certain aplomb ; si à son réveil, monsieur le prince ne trouvait pas ses fioles pleines, à portée de la main, il ne me donnerait seulement pas mes huit jours. Or, comme la place n'est pas mauvaise... D'ailleurs, fit-il en changeant de ton, n'est-ce pas votre profit à vous qu'il boive ?

— Je ne vous comprends pas, répliquai-je avec hauteur, mais frappée à part moi de ce ton de familiarité chez ce laquais, comme précédemment chez le coiffeur.

— Oh ! mais on ne me le fait plus, ma petite, vous savez.

— Sortez, impertinent, m'écriai-je d'un ton qui n'admet pas de réplique.

— Ah ça ! est-ce que vraiment je me serais trompé, murmura le domestique, sans obéir à mon injonction.

Et s'asseyant en face de moi :

— Vous ne savez donc pas chez qui vous êtes, me demanda-t-il assez familièrement ?...

— Mais, murmurai-je en tremblant, car en présence de faits si extraordinaires, mon émotion me trahissait.

— Eh bien, je vais vous le dire, moi. Aussi bien, vous m'avez l'air peu expérimentée en votre profess....

— Au fait ! interrompis-je assez brusquement.

— Ma belle, voici la chose : Je vous

avais pris pour une femme comme les autres et....

— Quelles autres ! interrompis-je de nouveau.

— Sachez, ma petite, qu'il n'est pas dans tout Bréda, et même ailleurs, un cotillon de haut ou de bas étage qui n'ambitionne l'honneur auquel vous êtes appelée. En un mot, vous êtes chez l'homme le plus richissime peut-être, non-seulement de toutes les Russies, mais de l'Europe, mais du monde entier. Oh ! mais je veux vous prévenir que vous n'y resterez pas longtemps. Si vous finissez la semaine, vous aurez de la chance. Il y a déjà vingt-quatre heures que vous êtes ici, profitez donc des trois ou quatre jours qui vous restent pour vous faire donner tout ce que vous dési-

rez, même davantage, si toutefois ce n'est fait déjà. Et si vous ne faites pas fi de ce conseil, j'y joindrai celui-ci : Sitôt que vous aurez ce qu'il faut, ne restez pas ici à bayer aux corneilles, comme on dit : Filez, sans attendre que mon maître vous flanque à la porte, ce qu'il fait rarement avec gracieuseté.

— Mais je rêve ! m'écriai-je épouvantée et sans faire attention que le prince pouvait se réveiller.

— Non pas, ma biche, et ce n'en est pas le moment même. Dans deux heures au plus tard, le Russe sera réveillé, et c'est alors qu'il faudra vous distinguer. Mais ne vous avisez pas surtout de faire signer aucun acte de donation, ça ne vous servirait à rien ; je vous dirai tout à l'heure pour-

quoi. Opérez sur les espèces seulement; mais de l'agilité, de la promptitude, car les bank-notes, une fois sorties du portefeuille, n'y doivent pas rentrer et sont impitoyablement jetées au feu, si on ne les saisit au vol. Vous ouvrez de grands yeux !... Vous voudriez bien connaître le chiffre de la fortune de cet animal, n'est-il pas vrai ? Mais je ne vous le dirai pas. D'abord parce que cela vous effraierait ; ensuite, et surtout parce que je ne le sais pas. Un seul le sait dans la maison : M. l'intendant, homme froid, toujours sévère, mais juste, qui pourtant n'en doit pas moins posséder un assez joli fruit pour la soif. Ce qui ne m'empêche pas de croire à sa probité. J'ai des raisons pour cela, d'ailleurs. C'est un jeune homme auquel le prince paraît attaché depuis long-

temps. Chez M. le prince, cela est si rare, que d'aucuns vont jusqu'à dire qu'il faut qu'il soit quelque chose comme son frère — bâtard, cela va sans dire, — ou de lait, ce qui est encore très vraisemblable. De tout cela vous croirez ce qu'il vous plaira. Ce que l'on sait, ce qui est positif : c'est qu'il y a environ trois ans, lors de l'arrivée en France de M. le prince, ou mieux, de l'époque où il entra en jouissance de cet hôtel, qui n'a peut-être pas son semblable, soit dit entre parenthèses, le prince a fait au jeune homme une ouverture à peu près en ces termes :

« — Veux-tu être mon intendant ? Tu me connais ; je suis seul, sans parents, sans famille ; je m'ennuie, et j'ai de l'argent qui me gêne. Je veux m'amuser à le dépenser,

et si cela est possible, le dépenser à m'amuser... Meuble-moi cet hôtel sur un pied si somptueux, qu'il défie la rivalité. Ne t'inquiète pas de faire fructifier mon revenu ou fais-le à ton bénéfice. Bourre-moi chaque semaine mon portefeuille de billets de banque, fais distribuer aux pauvres un million par année ; veille à ce que chaque domestique ne reste pas plus de six mois dans la maison, car alors la part serait trop belle, et comme il faut que tout le monde vive..... »

Ici le domestique s'interrompit pour m'apprendre ceci :

— Je vous ferai remarquer, madame, que je suis dans mon cinquième mois, et que, appointements, menus bénéfices et gratifications des invités, car il y a chaque

jour dans l'aile droite de l'hôtel de grands soupers où l'on fait merveille, — et enfin, tout ce qu'est à même de ramasser un domestique me fait présager qu'au sortir d'ici je pourrai vivre de mes rentes où bon me semblera, à la ville ou à la campagne, avec ma femme et mes enfants.

Puis le domestique reprit :

— ....Il a ordonné en outre à Grisko, — c'est le nom de l'intendant, —de prendre un abonnement à tous les journaux, d'acheter au moins un exemplaire de tout livre qui paraîtrait..., idem de toute partition de musique, tableau, sculptures, etc... Il y a dans ce monde, et principalement en France, de pauvres fous, a dit le prince, qui consacrent leur vie, qui à améliorer le sort des humains, qui à les émerveiller

par des chefs-d'œuvre de tout genre que la foule ne comprendra jamais et n'admirera qu'en mouton de Panurge; qui à les charmer, les instruire, les moraliser, les faire rire, pleurer ou grincer; autant de professions d'arts, le nom ne fait rien à la chose, que ceux qui s'y livrent prennent au sérieux.

— Au sérieux! pauvres fous, — mais aussi malheureux que fous.

Il a terminé en exigeant de Grisko que le jour où il n'y aurait plus que trois millions dans ses coffres-forts, il fît distribuer aux pauvres de France *deux millions* en espèces, et cela dans l'espace de vingt-quatre heures; que le soir, enfin, on allât recruter tout ce que Paris possède de *misérables en habits noirs*, de courtisanes et

de parasites, et que tout cela soupe, boive, danse, s'enivre, etc... sous ses yeux; qu'il donnerait lui-même l'exemple, et que lorsqu'il n'y aurait absolument plus un radis dans tout l'hôtel, l'intendant lui présentât un pistolet chargé, se faisant ainsi une fête de mourir au champ d'honneur, où une variété de spleen l'avait conduit. « Après ma mort, saccagez la maison, partagez-vous l'argenterie, le mobilier, les chevaux, etc....., etc... ., peu m'importe ! »

Notre jeune homme eût bien accepté, mais ce dénouement inévitable le fit reculer. Il s'efforça même, autant qu'il fut en son pouvoir, d'ôter de l'esprit du prince ce projet insensé.

Tout fut vain, et le prince demeura inébranlable.

— Ma résolution est arrêtée, lui dit-il, et si tu n'acceptes pas, un autre acceptera. Cela reviendra au même, à cette différence près, que tu auras perdu une place honorable, je crois, où tu aurais pu t'enrichir, j'en suis certain, et que moi j'y gagnerai; oui, j'y gagnerai, parce que cet autre me pillera, me volera et m'abrégera ainsi la vie d'une année au moins.

— Tiens, vois-tu, tu es un ingrat. Quoi? je t'aime assez pour te faire la grâce de vivre une année de plus que je ne voudrais, et..... Allons, je t'aime, Grisko, un bon mouvement, accepte?.....

— Et le jeune homme a accepté, achevai-je?

— Parbleu! j'en aurais bien fait autant. Enfin, conclut le domestique, en se

levant, voilà ce que je sais du maître, dont je suis le cinquante-sixième très humble serviteur, et qui me paraît du reste fort vraisemblable, vu les bénéfices considérables que tout le monde réalise ici.

Mais comme je vous en ai dit assez pour votre profit, qu'il se fait tard et que monsieur pourrait bien se réveiller, nous surprendre et me chasser, et que, d'autre part, les *pique-assiettes* de l'aile droite vont avoir besoin de moi, — car nous servons à la fois et sans ordre les deux ailes de l'hôtel, — je vais prendre congé de vous, en vous souhaitant une bonne chance, et...

Comme je me levais pour lui tendre la main :

— Inutile! insinua-t-il. Souvenez-vous seulement.

Et il s'élança prestement hors de la salle à manger.

~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~

VIII

AUDACE ET TIMIDITÉ

Sitôt qu'il eut refermé la porte, je me relevai avec fermeté, et avec un inexprimable élan de joie :

— Je pourrais être riche, et dans deux jours, libre et indépendante !

Je voulus croire que c'était un rêve; mais, non, cela ne se pouvait. Dans une telle atmosphère de luxe, le doute n'était pas permis.

Soudain je me pris à songer à un point que le domestique avait oublié d'éclaircir.

— Ne vous avisez pas surtout de vous faire signer aucun acte de donation; ça ne vous servirait à rien.....

Au fait, qu'ai-je besoin d'éclaircissement, me dis-je. Il va de soi qu'ivre sans cesse, on pourrait en abuser dans des porportions illimitées.

N'importe, il me reste encore un champ assez vaste à exploiter.

Soudain des pensées amères vinrent troubler ma joie.

Je pensai à ces pauvres gens qui m'avaient tenu lieu de famille avec tant de tendresse et de soins, et que je récompensais bien mal.....

Je pensai à leur fils aussi; ce pauvre

garçon dont je ne vous ai pas assez parlé et dont le dévouement enfantin n'avait pas tardé à se transformer en un amour assez violent pour.....

Je suis arrêtée dans mes méditations par un bruit lourd et étouffé.

Je me retourne et j'aperçois mon Russe couché de tout son long sur le tapis.

Vous croyez peut-être que je vais lui tendre la main pour se relever? mais il dormait si profondément que sa chute ne l'a pas éveillé.

..... Ne le réveillons pas... Ah! mais la dureté de sa nouvelle couche le rappelle à la réalité.

Il s'étire les bras et geint, geint, geint; je n'y fais pas attention.

Mais je le vois saisir sa sonnette et, tout

en l'agitant, frapper rudement, et des pieds et des mains, le dessus et le dessous de la table, qu'il aurait renversée n'était le poids de ce qui la couvre.

Un domestique arrive lentement et bâillant à se décrocher les mâchoires.

Ce n'est pas le même de tout à l'heure. Celui-ci est russe, car c'est en cette langue qu'il demande à son maître ce qu'il lui veut.

Gordenko lui répond dans la même langue quelque chose qui doit vouloir dire : « relève-moi. »

En effet, je le vois agiter les bras et les jambes comme quelqu'un qui va se noyer.

Le domestique le relève nonchalamment, et, une fois qu'il a remis le prince sur ses pieds, il lui tend impudemment la main en lui bâillant sous le nez.

Le prince allonge le pied vers un but que devine le laquais, qui fait mine de s'enfuir plus vite qu'il n'est entré, pendant que dans son mouvement la jambe du prince, frappant dans le vide, lui fait perdre l'équilibre, de sorte qu'il s'étale de nouveau sur le plancher.

Je ne puis m'empêcher de rire.

Le domestique, à l'appel nouveau et plus lamentable que le précédent de son maître, revient sur ses pas, le relève plus nonchalamment que la première fois; après quoi, renonçant à s'exposer de nouveau à voir sa demande incomprise, il s'en retourne de l'air le plus piteux du monde.

Resté seul avec moi, je vois le prince prendre une pose aussi gracieuse que possible sur le sofa et me regarder avec une

telle expression de convoitise que j'en rougis encore aujourd'hui, rien qu'en me souvenant. . . . .

~~~~~~~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~~~~~~~

IX

C'EST POUR CE SOIR.

Le lendemain matin, un monsieur, que le domestique qui m'avait entretenu la veille, me dit être l'intendant de la maison (le prétendu frère du prince), était là attendant le réveil de son maître.

Je fus si frappée de l'austérité de sa tenue et de son visage que j'en demandai tout bas le motif à ce même domestique qu'il serait plus simple de désigner par son nom : Germain.

— D'ordinaire il a la tenue et la démarche sévères, il est vrai, me répondit-il ; mais jamais je ne l'ai vu comme aujourd'hui... Il doit y avoir quelque chose, à coup sûr.....

Une apostrophe grave dudit intendant fit taire le valet, qui se retira dans la pièce voisine.

Le prince, dans son lit, ronflait toujours énergiquement.

— Monsieur le prince, répéta l'intendant en s'approchant du lit, réveillez-vous, j'ai une communication importante à vous faire.

Gordenko fit entendre son grognement habituel.

Puis, d'une voix pâteuse et dans le détestable patois qu'on lui connaît :

— Est-ce que Betzy est toujours échauffée ? demanda-t-il.

— Il ne s'agit pas de plaisanteries, monsieur le prince, reprit gravement l'intendant.

— Alors.....

Le prince sortit la tête de son lit, et, m'apercevant, son inquiétude subite se dissipa comme par enchantement. Il tenta même de se renfoncer dans ses couvertures.

— Monsieur le prince, hasarda pour la troisième fois l'intendant, j'ai une communication importante à vous faire.

—C'est bon ! répondit le prince, toujours de mauvaise humeur. Et, non sans grommeler, il se disposa à se lever.

Précédé de l'intendant, je sortis de la

chambre et passai dans la salle à manger où, dix minutes après, le prince, en toilette du matin, nous rejoignit. On servit le déjeûner. Nous n'étions pas plutôt assis que l'intendant se pencha à l'oreille du prince, et, quoiqu'il fût assez distant de moi et qu'il s'exprimât à voix basse, je saisis la communication.

— Il n'y a plus que trois millions, avait dit l'intendant.

— Eh bien ! qu'attendez-vous ? répliqua à haute voix et sans émotion visible le prince Gordenko ; vous savez pourtant que je n'aime pas à répéter deux fois les mêmes ordres.

— Il sera fait ainsi que vous l'avez ordonné, répondit respectueusement l'intendant.

Durant tout le déjeûner, le prince me fit quelques gracieusetés, mais pas une parole ne fut prononcée. Quand il se vit débarrassé de l'intendant, il m'entraîna dans le salon où, soit afin que j'ignorasse — au cas où j'aurais pu les entendre — la signification des paroles de l'intendant, soit afin qu'il me fût impossible de me procurer cette explication de la bouche de quiconque, le prince se conduisit envers moi comme l'amant le plus tendre qui fût jamais. . . . .

. . . .

X

UN JOUR FASTE ET NÉFASTE

O vous que la misère torture, que le froid paralyse, que la faim épuise, que des souffrances de toute nature conduisent lentement au tombeau, entonnez un hymne de reconnaissance en l'honneur de celui qui, bien qu'étranger à votre nation, veut pourtant faire cesser vos misères au moins pour un jour, veut faire un jour de fête de son dernier jour d'existence.

Et vous, de la grande Bohême, aux

poches toujours vides et aux cerveaux toujours pleins... d'expédients, ne vous creusez pas la tête aujourd'hui à résoudre l'implacable problème de l'existence quotidienne.

Poètes, artistes, savants de toute espèce qui mourez sur sur vos œuvres inconnues ou méconnues, courtisanes fanées ou dépréciées mendiant un dîner, chevaliers d'industrie sans *clientèle*, réprouvés de la société, vous tous, enfin, qui rougiriez de l'aumône d'un *croquant*... accourez ! Prenez place, mangez et buvez pour un mois, pour plus si vous pouvez ; bourrez vos poches des restes du repas et faites finalement votre part du pillage qui doit suivre.

Soyez les grands seigneurs d'un jour !

Que l'orgie effrénée passe pour quelques heures l'éponge de l'oubli sur le tableau de vos tristes conditions.

Celui qui vous convie n'est pas un Mécène proprement dit, encore moins un Sardanapale : ce n'est qu'un frère, un malheureux, et pour preuve.....

Oui, c'est bien eux. Oh ! pas un ne manque ; mais, s'il y a beaucoup d'appelés, peu, relativement, vont être élus. Les dimensions locales le veulent ainsi. On fait choix des plus jolies femmes et des bohêmes les moins crasseux.

Mais il en reste plus de deux mille à la porte et le prince, l'âme émue devant tant de malheureux, ordonne qu'on transforme la cour, le jardin et tous les coins perdus en salons provisoires où, tant bien que



mal, finit par prendre place le trop-plein des salons supérieurs.

Je les ai vus passer là, sous mes yeux, de la fenêtre où je suis demeurée attachée plus d'une heure. Les compter, me serait chose impossible. Ils sont nombreux, voilà tout. Ils sont nombreux! mais pourtant, si l'on avait bien cherché, n'en aurait-on pas trouvé davantage? Parmi tous ces visages, je n'en connais aucun. Un seul m'a fait frissonner... Il me semble que je l'ai déjà vu quelque part.

Mon émotion allant croissant, je traverse les salons pour en avoir le cœur net...

Je ne m'étais pas trompée: j'ai reconnu la *punaise*.

Un cri de soulagement et de frayeur à

la fois s'échappe de ma poitrine et je cours m'enfermer dans ma chambre avant qu'elle ait eu le temps de me reconnaître.

Elle n'était donc pas morte, pas même blessée grièvement.

Alors, tout ce que j'avais fait pour me cacher?... folie.

Ma perte volontairement cherchée ?... châtiment inutile...

Non, cela devait être et je n'en ai aucun remords.

Aussi bien, voilà que j'entends la cloche qui m'annonce l'heure de se mettre à table.

On dresse à la hâte les tables des salons provisoires.

Tous, dans les costumes les plus disparates, font irruption dans les riches salons



remplis de tables couvertes de ce que *l'art de la gueule* conçut jamais de plus recherché.

Gordenko est annoncé... Il entre. Tout le monde se précipite à sa rencontre, et il est littéralement porté en triomphe à sa place.

Il s'asseoit, prend son verre qu'il a rempli lui-même jusqu'au bord et ordonne à ses convives d'en faire autant, en s'écriant :

— A votre santé, mes amis.

Et tout le monde de lui répondre et de la voix et du geste, avec une régularité exemplaire :

— A la santé de monsieur le prince.

Une seconde s'est écoulée et tous les verres sont déjà vides.

Mais les cris de :

— A la santé du prince !... se répètent encore quelques minutes après. Pauvres ignorants, s'ils avaient su ce que cette phrase contenait d'ironie !...

Cependant les mâchoires commencent à aller leur train, tout en en faisant un assez considérable.

A peine si à ce bruit incessant se mêlent encore à de rares intervalles quelques hurrahs et compliments à l'adresse de l'amphytrion.

On s'est jeté sur tous les mets présents sans ordre, au hasard de la fourchette. On s'étrangle pour aller plus vite. Les uns délaissent l'argenterie du maître pour la fourchette du père Adam.

Les autres renversent et les vins et les

sauces sur la table en se servant trop précipitamment ; mais pour que rien ne soit perdu, ils lèchent la nappe avec leurs langues...

On jette ses os sous la table...

On boit, on mange même dans le verre et l'assiette du voisin...

En un mot, on est si exclusivement occupé à manger, qu'on ne sait même pas qui on a pour voisin de face, de droite ou de gauche.

Moi, qu'on a placée à la droite du prince, je vois avec une certaine satisfaction que la *punaise* n'a pas levé les yeux de dessus son assiette. Ce qui m'étonne, c'est qu'avec son visage et sa mauvaise tournure, elle ait trouvé place dans le salon d'honneur.

Quoi qu'il en soit, je n'ai plus rien à craindre de sa part...

Lèverait-elle la main ou élèverait-elle la voix sur moi, qu'il se trouverait assurément deux cents bras ou cent voix pour l'écraser.

Je feins de prendre une grande part au festin.

N'ayant pas faim, je me contente de boire, mais copieusement.

Voilà plus d'une heure que les mâchoires fonctionnent toujours et personne ne semble rassasié.

Combien y avait-il donc de jours que ces malheureux n'avaient rien mis sous la dent???...

. . . .

Enfin, on finit par en avoir assez. Les

boutons de gilets et de culottes éclatent peu à peu dans des proportions plus que considérables.

On a besoin d'air. On court aux fenêtres, pêle-mêle, se bousculant, s'écrasant et lorsque, les fenêtres ouvertes, on s'apprête à respirer un air frais, on ne hume qu'une atmosphère plus étouffante que celle qu'on quitte, grâce à la transformation des cour et jardin en salons où le repas, pour avoir commencé plus tard, n'en est que plus animé que celui d'en haut. La chaleur allant toujours croissant, on se passe les carafes et de l'eau qu'on s'est bien gardé de boire durant le repas; on imbibe son mouchoir et on se l'applique sur le front, les joues, le cou, etc...

Quelques-uns qui ne sont venus que

pour le repas, se retirent sans attendre le dessert, le café, les cigares, les liqueurs.

Bientôt ceux qui restent commencent à ne plus distinguer aucun objet.... pas même la lumière. C'est qu'hommes et femmes viennent d'allumer qui le cigare, qui la pipe, qui la cigarette.

Bien entendu, on n'a pas oublié de remplir ses poches des restes du repas.

On tousse, on crache pour faire passer tout cela... et même on... Mais, nouvelle déception : toutes les salles, chambres, cabinets, couloirs, caves, escaliers, cuisines, tous les coins perdus enfin ont, sur l'ordre du prince, été transformés en salles à manger, de sorte que ceux qui...

Ah ! pouah ! en voilà assez....

Le cœur me lève de dégoût.

XI

UN DÉNOUEMENT.

Les plus forts tempéraments n'ayant pu supporter plus longtemps cette atmosphère, qui devient de plus en plus asphyxiante, les rangs commencent à s'éclaircir et il devient possible de circuler.

Il est près de minuit. On ne trouverait plus un biscuit dans tout l'hôtel.

Tout à coup l'intendant entre ; il arrive on ne sait d'où.

Il va droit à Gordenko, lui dit à l'oreille

ces quelques mots, que, comme ceux de ce matin, je parviens à entendre à leur insu :

-- Monsieur le prince, l'heure va sonner et l'arme est prête ; seulement j'exige que vous mettiez par écrit quel est le motif qui vous a porté à faire tout ce que vous avez commencé et que sans nul doute vous allez achever. Car ce n'est pas tout que bien vivre et bien mourir, il faut penser à ceux qui restent, qu'on serait bien capable d'accuser à votre place.

— C'est juste, répond tranquillement le prince ; donne-moi donc ce qu'il faut pour écrire.

L'intendant fait un signe, et Germain, qui décidément me paraît le plus en faveur dans la maison, apporte ce que le prince a demandé.

Quand il a tout écrit, et sans le moindre trouble, au contraire, avec un sourire serein sur les lèvres, le prince signe de sa plus belle main et ajoute même à son nom tous ses prénoms et ses plus pompeux paraphes..... puis il tend le papier à son intendant, et après avoir promené un regard sur tout ce qui l'entoure, il m'embrasse, remplit une dernière fois son verre, le vide d'un trait, et pendant qu'il serre la main de son intendant, celui-ci trouve moyen de lui glisser dans cette main un pistolet de calibre moyen, sans que moi-même je m'en aperçoive.

— Rompons mes chaînes, s'écrie tout à coup le prince Gordenko en souriant.

. . . .

L'intendant pâlit, je jette un cri étouffé...

et le corps inanimé de celui qui vient de me donner son dernier baiser roule à mes pieds sans un seul reste de vie, pendant que les fragments de sa cervelle se projettent de tous côtés, atteignant les convives les plus éloignés.

L'intendant et moi n'avons rien reçu...

Mais ceux qui sont atteints, hurlent et exécutent un sauve-qui-peut qui se propage avec la rapidité de la foudre.

Cependant les plus braves se précipitent sur l'intendant et menacent de l'écharper; heureusement que je retrouve tout mon sang-froid pour leur tendre l'acte que Gordenko vient d'écrire et dont l'encre n'est pas encore sèche, en leur criant de toutes mes forces :

— Il n'est pas coupable...

Quoique je n'aie parlé qu'à des gens ivres pour la plupart, ils s'arrêtent, se passent l'acte, le parcourent, le lisent, le relisent, et mon cri : Il n'est pas coupable, se propage aussi rapidement que le sauve-qui-peut qui le précède. Alors muette, terrifiée, la foule s'écoule sans bruit, sans même oser jeter un regard en arrière.

. . . .

Minuit sonne, et il n'y a plus dans tout l'hôtel que l'intendant, moi, les domestiques et le cadavre de leur maître qu'ils emportent dans sa chambre.

L'intendant donne ordre à l'un des domestiques d'aller quérir les autorités compétentes.

En attendant quoi, il se met à relire soigneusement la déclaration de Gordenko.

Voyant qu'il ne fait pas plus attention à moi que si je n'étais pas là, je rentre dans la chambre à coucher où après avoir repris mes modestes vêtements de l'avant-veille et jeté un dernier regard sur le cadavre du prince Gordenko, je traverse le salon sans que l'intendant daigne relever la tête.....

Je descends l'escalier... Aucun bruit... On dirait que tout est mort avec le maître.

Arrivée au vestibule, j'aperçois comme une ombre qui se dirige vers moi, et avant d'avoir pu me reculer d'un pas, je reçois dans le visage le contenu d'une tasse de liquide corrosif... .

Je ferme les yeux à temps, et pour apercevoir *le* ou plutôt *la* coupable, et pour préserver ma vue de ce feu qui m'envahit le visage.....

XII

LA LIE DE LA COUPE ET LE MIEL DE L'HYMÈTE

Je me jette dans la première voiture qui vient à passer, en criant au cocher : A un hôtel quelconque.... Le feu qui me dévore le visage et va toujours croissant, ne m'arrache pas un cri, pas une plainte..

Cependant, la douleur finissant par être plus forte que la nature, de mes yeux s'échappe un torrent de pleurs silencieux.

Mais ces larmes mouillent mes vêtements sans rafraîchir ma figure.

Je mets la tête à la portière, espérant que l'air pourra adoucir mes souffrances ; vain espoir ! Je rentre la tête dans la voiture et cherche à étouffer les quelques plaintes que m'arrache ma douleur... Peu à peu, pourtant, ce feu semble s'adoucir.....

Le cocher ouvre la portière et me dit :

— Nous sommes rue de l'Arcade, et voici un petit hôtel que je vous recommande.

J'abaisse ma voilette, je paie le cocher et, toute tremblante, pénètre dans l'hôtel indiqué.

Sitôt entrée, mes yeux rencontrent une glace, et, à ma grande stupéfaction, je m'aperçois que mon visage ne porte aucune trace de brûlures. Seule, une pâleur extrême règne sur tous mes traits.

Je demandai une chambre ordinaire,

pour la nuit seulement, prétextant, pour ne semer aucun doute dans l'esprit de mon hôte, que le chemin de fer de l'Ouest m'amenait à l'instant, mais que le lendemain matin je devais aller retrouver mon oncle, qui avait voulu se charger de mon établissement. Et d'autres détails oiseux à relater ici...

Enfin on me mena dans une chambre assez confortable.

Quand j'y fus demeurée seule, j'allai à la glace et ce second examen ne fit que confirmer ce que j'ai dit du premier...

J'étais pâle, pâle comme une morte.

Puis je me jetai toute habillée sur mon lit et, après m'être assurée que le portefeuille du prince que j'avais attrapé d'un seul coup la veille... je veux oublier com-

ment — était toujours à sa place, c'est à dire dans la boîte à lettres ordinaire de toutes les femmes..... je l'ouvris, en vérifiai soigneusement le contenu — 62,000 fr. environ— et me mis à songer à ce que j'allais faire après tout ce qui s'était passé.

Mais je croyais en être quitte à trop bon marché. La *Punaise* avait trop bien travaillé. Car c'est elle, on l'a deviné, qui m'avait jeté ce feu liquide au visage, c'est pourquoi, sans pousser un cri ni tenter de la poursuivre, je m'étais précipitée hors de l'hôtel Gordenko.

Pourtant, je n'avais plus rien à craindre, dira-t-on.

Si, j'avais à craindre qu'une fois sur ma piste, elle ne me fît retrouver par ma famille... ce que je ne voulais pas.

Pauvres gens ! ils auraient pourtant accueilli mon retour avec autant de joie que celui de l'enfant prodigue... et d'ailleurs, à bien envisager ce qui précède, j'offrais plus d'un titre à leur pardon... Oui, mais j'étais fière !...

. . . .

Cinq heures du matin viennent de sonner, je réfléchis toujours et n'ai rien arrêté.

Je m'abîme sur ces trois questions :

Imiterai-je l'enfant prodigue?

Continuerai-je comme j'ai commencé ?

Irai-je vivre solitaire et ignorée?

. . . .

Je sortis de ma chambre à peu près fixée sur la dernière de ces questions.

En traversant la salle commune, je me

suis aperçue, dans cette même glace dont je vous ai parlé plus haut, que quelques taches rouges commençaient à se dessiner sur la surface pâle, qui n'a pas changé de toute la nuit.

J'ai bien vite baissé ma voilette, et, après avoir payé grassement, je suis sortie à la recherche d'un logement définitif, dans un quartier assez éloigné du centre de la capitale, où je puisse, avec ce que je possède, pourvoir largement à tous mes besoins.

Mais voilà que chemin faisant, mes yeux tombent sur un jeune homme à la mise simple mais distinguée, qui vient à ma rencontre et timidement, en me tendant la main :

— Vous savez que papa et maman vous attendent toujours.

J'essaie de détourner la tête, mais une force invincible m'empêche de faire un pas de plus.

— Que vous a-t-on donc fait, ma pauvre Mathilde ? continue tristement Gustave.

Et malgré moi, il me serra fiévreusement la main.....

Depuis mon entrée dans ce fatal magasin de modes, nous ne nous étions vus que rarement, mais assez — je crois en avoir déjà dit un mot — pour qu'un lien invisible attachât nos deux âmes presque à notre insu, grâce à son naturel timide et à ma trop grande fierté. Mais maintenant que j'en étais bien guérie et punie, il me semble que...

Mais l'idée qu'au moral comme au physique, je n'étais plus digne de lui, me fit

enfin secouer ma torpeur; j'arrachai ma main de la sienne et voulus le fuir ...

— Mais, dit-il avec hésitation, pourquoi me quitter, je vois votre visage et je vous aime toujours; mais je veux savoir...

— Pas ici, lui répondis-je, entraînée malgré moi.

Un fiacre passait. Gustave héla le cocher et, moitié de gré, moitié de force, j'y montai avec lui...

— Où vous voudrez, dit Gustave au cocher.

Alors seulement je lui ouvris mon cœur..... Je lui racontai tout, cherchant ma défense dans tout ce qui m'accusait...

Il m'assura que j'étais plus à plaindre qu'à blâmer...

— Enfin, lui dis-je, vous voyez bien

qu'il faut que nous nous séparions à jamais, car je ne crois pas que la passion humaine, si forte qu'elle soit, puisse subsister devant un tel amas de laideur physique et morale.

Alors d'une voix émue, mais enivante :

— Si bas que tu sois descendue, si laide que tu te croies, je ne t'en aime pas moins de l'amour le plus puissant et le plus constant.

Puis en manière de conclusion :

— Quant à cette méchante Punaise, s'écria-t-il, je t'en vengerai, sois-en sûre.

— Non, répliquai-je avec véhémence, assez de scandale comme cela.

— Soit, cher ange, répondit-il, quoiqu'à regret, en me baisant les mains.

Je lui dis alors que je possédais de quoi vivre convenablement; il m'aida à trouver

un joli petit appartement où, dans l'unique société d'une vieille servante, je vis depuis lors heureuse de l'amour de Gustave, qui, chaque fois qu'il a un instant de libre, vole me retrouver.

Il me parle souvent de ses parents.

— Que jusqu'à ma mort ils ignorent ce que je suis devenue, lui ai-je toujours répété.

Un jour pourtant, n'y tenant plus, Gustave m'a amené ses parents, qui m'ont supplié vainement de venir une fois revoir la pauvre maison où je suis née et où j'ai passé mon enfance. Ils ont voulu voir mon visage.

Alors j'ai fait sortir Gustave et j'ai levé pour la première fois devant quelqu'un le masque qui, depuis six mois, couvrait un visage dont les plaies forment un spectacle

si hideux que je ne le quitterai probablement jamais.

Puisque j'en suis là, rectifions un peu quelques détails trop romanesques dont on s'est plu à me voir entourée.

D'abord je n'ai jamais porté ni poignard, ni pistolets, ni stylet à la ceinture.

Quand je sors, ce qui est rare, je suis toujours dans une voiture fermée, je porte un loup noir, il est vrai, mais augmenté d'une barbe en soie double.

Chez moi seulement, le loup et la barbe sont de satin rose tendre.

Ce n'est qu'après bien des hésitations que je me suis décidée à porter un masque... mais au bout de huit jours, le maquillage le plus intense ne pouvant suffire, il avait bien fallu.....

Enfin, pour que mon amant m'aime — pas toujours, puis-je espérer tant que cela? — mais enfin, m'aime encore quelque temps, j'ai recours aux toilettes les plus séduisantes; j'emploie les parfums les plus pénétrants...; comme j'ai de beaux cheveux, je les tresse le plus gracieusement que je puis.

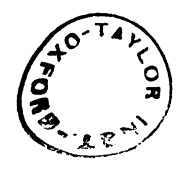
Enfin, pour recevoir les caresses de mon amant, je l'entraîne dans une chambre où le jour ne peut pénétrer et où brûlent incessamment des pastilles du sérail..........

. . . .

Gustave m'aime toujours!...

FIN.

Paris. — Typ. Alcan-Lévy, boul. de Clichy, 62



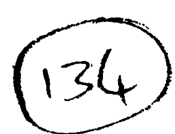
DELVAU

CONFESSION

DE LA

DAME MASQUÉE

PAR ELLE-MÊME



J'aurais pu me dispenser de publier cette «Confession», mais alors nul doute que le premier venu, profitant de mon silence, eût fait paraître sur mon compte n'importe quelle histoire aussi scandaleuse qu'apocryphe. Aussi, afin de mettre le public en garde contre pareille spéculation, n'ai-je pas hésité un instant à rendre public ce qui devait rester toujours ignoré.

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

—

1868





Paris.— Typ. Alcan-Lévy, boul. de Clichy, 6





